

LE COIN DE FANCHETTE

J'AI tant de correspondants à remercier que cette page ne devrait être aujourd'hui qu'un hymne à la reconnaissance. Mais pour n'en pas en rendre la lecture un peu fastidieuse aux lecteurs non intéressés du Coin de Fanchette, vous me permettrez, je l'espère, chers amis, d'exprimer à tous, sans nommer personne en particulier, le plaisir que m'ont fait vos congratulations pour le numéro de Noël, ainsi que mes remerciements cordiaux pour les vœux de bonne année que vous m'avez adressés. Je les réciproque avec un joyeux empressement et souhaite à tous le vieux souhait picard et canadien : Bonne et heureuse année, le Paradis à la fin de vos jours. J'ai été on ne peut plus sensible à cette sympathie ; c'est peu pour tant de joies acceptées de ne dire que merci... Heureusement qu'on a toute la vie pour s'en ressouvenir.

Lolotte.—Rappelez-vous "qu'à tout le monde l'amour vient par les yeux ; aux âmes d'élite seulement—le petit nombre,—l'amour vient par les oreilles."

Cécile M.—Votre calligraphie est très caractéristique. Pourquoi ne la faites-vous pas examiner par un graphologue. 2° J'ai le regret d'arriver trop tard pour vous être utile.

Maréchal Lefebvre.—Roustan, l'un des personnages de la pièce "Mme Sans Gêne," n'est pas un être fantaisiste, comme vous le semblez croire. Un cheik, qui avait ce mameluk en qualité d'esclave, en fit le cadeau à Napoléon, lors de la campagne d'Égypte. Roustan ne quittait pas son maître d'un instant ; il portait le costume oriental. L'empereur le combla de bienfaits et lui fit même donner la Légion d'honneur. Hélas ! l'ingratitude est de toutes les nations et de toutes les couleurs. Roustan refusa de suivre son maître en exil. Après le retour de l'île d'Elbe, Napoléon, à son tour, fit exiler Roustan pour le punir, hors de Paris. Le mameluk

s'occupa ensuite d'un commerce quelconque en province. On le vit, toujours dans son costume oriental, à Paris, lors de la translation des cendres de Napoléon aux Invalides. Il vécut ensuite ignoré de tous. Je ne sais où il mourut.

Yolande.—Je vous renvoie à la colonne des Propos d'Étiquette.

Victor Reboul.—Tous ceux qui ont entendu M. Michel en ont été enthousiasmés. Nous avons passé, en sa compagnie, une heure délicieuse. Ce conférencier est conservateur au Louvre et cela indique tout de suite qu'il a de la valeur. M. Michel est de Montpelliér ; un méridional, par conséquent.

Corentin.—Une abbesse perpétuelle est celle qui est nommée à vie ; une abbesse générale celle qui est supérieure de plusieurs abbayes à la fois ; vous voyez qu'un titre peut exister sans l'autre. 2° Les abbesses ont été instituées bien avant les abbés. 3° Les bénédictines du Moyen-Âge travaillaient aux choses de la science, traduisaient les langues hébraïques ou latines tout comme les bénédictins ; leurs monastères furent des pépinières de femmes instruites et des foyers d'érudition ; elles seraient bien dépayées, si elles revenaient sur la terre, les pauvres bénédictines des jours d'antan. 4° Les bénédictines portaient une robe noire, dites-vous ? Non, monsieur Corentin ; dès le huitième siècle, elles laissèrent la robe de bure noire pour l'habit de chanoinesse : robe blanche et surplis de fine toile ; ce n'est qu'à la fin du 17^e siècle qu'elles revinrent à la robe noire. Vous devriez pourtant vous imaginer que je ne risquerais pas de mettre à des personnages qui appartiennent à l'histoire, des costumes fantaisistes et d'imagination. Ce ne serait pas vrai d'abord, puis, il y a trop de messieurs Corentins de par le monde.

Jean Sicard.—"La brune aux yeux bleus" vous garde un souvenir.

Mère Désolée.—J'ai pensé à vous bien souvent, en ces jours de gaieté tapageuse pour les heureux. J'ai la superstition de croire que les messages de l'esprit maintes fois répétés parviennent à leurs destinataires, qu'ils apaisent leurs peines quand ils sont dans le chagrin, qu'ils leur infiltrent les témoignages adoucissants de la sympathie dont ils sont l'expression. J'aime, au premier de l'an, qu'on me répète les souhaits ordinaires de bonheur et de prospérité, il me semble que, quand ils sont sincères, ils ont une heureuse influence sur le reste de l'année. Ainsi, espéré-je que vous avez ressenti quelque douceur de la grande part que j'ai prise au malheur qui vous frappe, et des consolations télépathiques que je vous ai souvent envoyées. Je sais que la douleur est trop forte encore pour qu'on puisse essayer d'en diminuer l'intensité ; même le baume aux blessures trop vives perd de sa vertu bienfaisante ; mais, dans quelques années, vous comprendrez qu'il ne faut pas plaindre ceux qui sont partis, et, peu de mères, si tendres soient-elles, voudraient voir revenir sur la terre les bébés qu'elles ont perdus. Le temps n'est pas seulement un grand médecin qui guérit de tous maux, c'est encore un sage éducateur ; il enseigne le pourquoi de la résignation.

Admirateur de Balzac.—Sans rancune, alors ? Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

Découragé.—Vous n'aviez point besoin de me dire que vous avez lu Amiel, cela se voyait très bien, et je l'ai déjà entendue cette "monodie de la désespérance." Quand on n'a pas assez de volonté et d'énergie pour résister au charme funeste de cette lecture, toute belle qu'elle est, on ne doit pas garder de tel livre près de soi. Le découragement ne devrait se trouver que dans les dictionnaires, jamais dans l'âme humaine. Vous ne réussissez pas dans la vie parce que vous ne le voulez